

L'ÉCRITURE DU DÉLIRE ET DE LA FOLIE DANS LE ROMAN
MAGRÉBIN DE LANGUE FRANÇAISE. CAS DE *LA RÉPUDIATION* DE
RACHID BOUDJEDRA

Loubna ABAHANI

Doctorante à l'Université Sidi Mohammed
Ben Abdellah-Fès (Maroc)

Résumé : Dans cet article, nous nous proposons d'étudier les techniques de l'écriture romanesque chez Rachid Boudjedra, à savoir le délire et la folie qu'il a amplement exploités dans son premier roman *La Répudiation*. Rachid, le héros-narrateur, délire et divague. Il raconte à son amante, Céline, ses obsessions, ses fantasmes et ses traumatismes atroces engendrés par une société traditionnelle et patriarcale qui s'entiche de la sexualité effrénée et qui fétichise la religion et la superstition. Force est de constater que Rachid renvoie à la personne de l'auteur. Victime du traditionalisme et du patriarcat, ce dernier profite du pouvoir cathartique des mots et déverse à grands flots son mal sur l'espace littéraire. Dans ce processus de purgation, le délire et la folie jouent un rôle primordial. Ils permettent à l'auteur d'extérioriser le refoulé qui le lancine et le lacère. En outre, ils lui servent de camouflage pour briser le mutisme gardé sur les interdits sociaux, remettre en question les croyances ancestrales et critiquer le système politique.

Mots-clés : La Répudiation, Rachid Boudjedra, écriture, délire, folie

Abstract: In this article, we propose to study the techniques of the novel writing by Rachid Boudjedra, namely the delirium and the madness which he exploited largely in his first novel *The Repudiation*. Rachid, the hero-narrator, is delirious and rambling. He tells his lover, Céline, about his obsessions, his fantasies and his atrocious traumas engendered by a traditional and patriarchal society that is infatuated with unbridled sexuality and that fetishizes religion and superstition. It is clear that Rachid refers to the author's person. Victim of traditionalism and patriarchy, the latter takes advantage of the cathartic power of words and pours his evil on the literary space. In this process of purgation, the delirium and the madness play a primordial role. They allow the author to externalize the repressed which throws him and lacerates him. Moreover, they are used to him as camouflage to break the mutism kept on the social prohibitions, to question the ancestral beliefs and to criticize the political system.

Keywords: The Repudiation, Rachid Boudjedra, writing, delirium, madness

*La Répudiation*⁶⁶ est le premier roman de Rachid Boudjedra. Il gravite autour du récit du narrateur Rachid. Un récit libérateur stimulé par Céline, l'amante étrangère, et nourri du calvaire enduré par la mère : « Inutile de remâcher tout cela, disait-elle, parle-moi plutôt de ta mère » (p. 14). Indûment répudiée par un père despote, agressif et imbu de lui-même, l'événement a profondément bouleversé la psychologie de Rachid, enfant/adolescent, et déstabilisé sa personnalité. Il est à l'origine des traumatismes les plus atroces et des complexes les plus terribles. D'où l'insistance de l'amante pour qu'il parle de sa mère : « Parle-moi encore de ta mère » (p. 16).

Au cours de ce récit qui se déploie sous forme de cure psychanalytique, Rachid ne cesse de délirer, de divaguer et d'errer dans les méandres de son psychisme morbide. Il entre dans un état second marqué par la négation de soi et par la fuite hors de la réalité :

⁶⁶ Rachid Boudjedra, *La Répudiation*, éd. Denoël, Paris, 1969. Désormais, les numéros de pages des citations se réfèrent à cette édition.

j'appréhendais tout le temps d'être mis au pied du mur et de me retrouver une nouvelle fois déséparé, nez à nez avec la réalité dont j'avais l'intuition que, de toute manière, elle serait effrayante si, un jour, je pouvais l'affolement jusqu'à essayer de la connaître entièrement [...] lorsque Céline me demandait de reprendre le récit que j'avais abandonné la veille au milieu d'une phrase, je ne me faisais pas trop prier, heureux d'avoir échappé et réalisé le miracle de ma propre négation et de ma propre fuite devant moi-même (pp. 11-12)

On remarque qu'à cet état il attribue une vertu heuristique. La réalité serait effrayante si tout en était connu, dévoilé et éclairci, non par un effort intellectuel qui l'obscurcirait et la compliquerait davantage, mais par un affolement poussé à son paroxysme. Autrement dit, par l'excès du délire et de la folie. C'est ainsi que Rachid pourrait voir clair en lui-même et mieux saisir la réalité devant laquelle il bat en retraite, justement parce qu'il la sent se dérober à ses tentatives d'explication et de compréhension rationnelles, ce qui la lui rend intenable. Plus il s'affole, plus il devient lucide : « *C'était en ces moments-là que je ressuscitais, revenu soudainement à un état d'extraordinaire lucidité, proche de l'extase* » (p. 9). Cela signifie que le délire et la folie sont capables de lucidité et de discernement, peut-être beaucoup plus que la raison. Schopenhauer affirme à juste titre qu'« *un fou est capable de traits d'esprit, de certaines idées sages, parfois même de jugements exacts*⁶⁷ ».

Ne pouvant faire preuve de résistance, Rachid se met à raconter son passé si douloureux à son amante sur le qui-vive, prête à happer les mots insensés et le moindre geste insignifiant. Après le souvenir mi-joyeux de la fête du Ramadhan, il évoque « la maison de Ma ». Il raconte comment le chef du clan Si Zoubir, fort de la religion, a répudié sa mère et s'est marié avec Zoubida, âgée seulement de quinze ans. Pour venger la mère devenue un « Galimatias de meurtrissures ridées » (p. 38), Rachid devait tuer symboliquement le père en couchant avec la jeune marâtre. Pendant leur étreinte amoureuse, le délire bat son plein et la folie est à l'affût : « *Le délire ne faisait que s'amplifier et s'ouvrir, telle une immense plaie purulente, à même l'inconscient mis à nu, violé ; après le flux, il ne restait qu'une sensation aveuglante de couleur [...] Sensation grossie par la folie à l'affût* » (p. 125). N'est-ce pas de cela que Rachid a besoin pour chasser, ne fût-ce qu'un instant, la pensée du péché qui le hante au moment qu'il jouit des délices de la chair prohibée ?

*Je voulais, dit-il, pourrir en elle un peu plus, retrouver l'état de vacuité riche de puissance et de délires ; je farfouillais dans ma transhumance, à la recherche de quelque brèche, de quelque hiatus vulnérable qui pût définitivement m'absoudre*⁶⁸. (p. 121)

Perdu et égaré dans ses délires, Rachid oublie tout, jusqu'au lieu de l'inceste qu'est la chambre nuptiale de la marâtre et de Si Zoubir :

Hôpital. Les malades rangés sur les chaises avaient les chats dans les mains ; ils donnaient l'impression d'attendre le train. Était-ce une clinique ? Était-ce une gare ? Je bousculais l'amante pour qu'elle m'expliquât. Elle me calmait. (p. 125)

Ainsi, le délire et la folie lui offrent-ils un refuge contre les pensées fâcheuses et les souvenirs exécrables. Ils fonctionnent comme une mise entre parenthèse de la réalité cruelle, pénible, somme toute, inacceptable.

⁶⁷ Arthur Schopenhauer, « De la folie » [Chapitre XXXII. Supplément au livre troisième], in *Le Monde comme volonté et comme représentation*, éd. PUF, Paris, 1966, p. 1131

⁶⁸ Nous soulignons.

Dans l'inceste, Rachid éprouve la fonction délirante du sexe qu'il a avoué ignorer en évoquant les moments salaces de la fête du Ramadhan⁶⁹. Le délire sexuel est tel qu'il profane sa mère : « *Retour au fœtus imprécis et dégoulinant mais solidement amarré aux entrailles de la mère-goitre ; je confondais, dans l'abstraction démentielle de l'orgasme, ma marâtre avec ma mère.* » (p. 125). Cette profanation est rendue également par l'effusion du lait, de même délirante, du sein de la marâtre qui s'est métamorphosée aux yeux du délirant en « mère-sœur-amante goitreuse » (p. 133) :

Le bébé, dans l'autre chambre, pleurait et elle s'en allait toute nue lui donner un sein encore meurtri par mes caresses et humide de ma bave ; puis elle revenait dégoulinante du liquide lacté qu'elle essayait en vain d'arrêter. (p. 119)

On touche ici à l'une des obsessions lancinantes du narrateur : l'obsession du lait. La première fois qu'elle l'envahit, ce fut pendant l'amour avec sa cousine Yamina. L'idée du lait empêtrait leurs jeux érotiques. Son odeur âcre gâtait la joie sublime du gamin en passe de s'engouffrer dans l'intimité secrète de sa cousine :

Pendant quelques instants, l'envie me prit de gambader à travers l'énorme triangle velu, mais l'idée du lait, qui pouvait arriver jusque sous le lit de ma mère et dont l'odeur âcre la réveillerait, gâchait ma sublime joie de gamin assis sur le sommet d'un cul. (p. 52)

La même impression est ressentie dans l'inceste. La vue du liquide lacté chez Zoubida réveille en lui la peur du lait restée attachée au souvenir des seins chétifs de la cousine. Elle trouble un instant leur « jouissance tonitruante et alcaline » (p. 119) :

Je me rappelais les seins malingres de la petite cousine et mon odieuse peur du lait se réalisait. Nous nous taisions. Tout le coton qu'elle utilisait n'arrivait pas à faire cesser l'hémorragie blanche. Nous étions excédés, car le lait remettait tout en cause (p.119)

Cependant, il n'y a pas que l'obsession lactée qui vient empoisonner le plaisir charnel. Il y a aussi l'obsession du sang : « *Comment l'aimer quand la prophétie du sang et du lait devenait plus envahissante ?* », ajoute Rachid (*Ibid.*). Cette obsession trouve son origine dans la société qui baigne dans le sang. En témoignent dans le texte plusieurs images sanglantes telles que : les menstrues féminines, la défloration des jeunes mariées, la fête de l'Aïd et la mort de Zahir qui, de même que les moutons de l'Aïd, était un bouc émissaire destiné à prémunir l'unité du clan contre la violence: « *Zahir n'était que la victime expiatoire d'une violence obligatoire qui allait se déverser sur la contrée et n'épargner personne* » (p. 152). Il est à signaler que l'obsession du sang constitue un point commun entre Rachid et son frère aîné Zahir. Au demeurant, tous les deux pâtissent des séquelles psychologiques de leur enfance saccagée et cherchent à s'en guérir en se frayant une voie dans la débauche. Mais au lieu que le premier recourt à l'inceste, le second se réfugie dans l'alcool. Depuis que la mère est répudiée, Zahir se saoule de plus belle et se perd en des délires et des divagations interminables. Il parle d'une façon incohérente, pour autant lucide, de son attentat inabouti contre le père et contre le fœtus de Zoubida :

⁶⁹ « [...] chaque fois qu'une mégère soulevait très haut, nous laissant rêveurs et perdus dans nos supputations au sujet du sexe, qui était presque bedonnant et dont nous ne savions pas encore la fonction délirante. » p. 22

Notons qu'au sujet de l'érotisme, Boudjedra dit ceci : « *je le considère comme une sorte de folie.* ». Cité par Jean Déjeux, *Littérature maghrébine de langue française*, éd. Naaman de Sherbrooke, Montréal, 1980, p. 402

J'étais décidé à tuer le père... J'ai été à la villa, mais je n'ai pas pu accomplir mon acte car Zoubida dormait dans le grand lit avec Si Zoubir et le fœtus dormait dans Zoubida. Je n'ai pas pu... J'ai même été emprunter son couteau au vieil Amar. Dans son ancre, les fleurs poussent dans des bouteilles de bière parmi le pavot et le kif [...] Je voulais demander le couteau à cran d'arrêt et m'en aller vers ma terrible nuit... vers la villa de Zoubida, pour en finir avec le père et avec le fœtus (pp. 102-103).

L'excès d'alcool lui permet d'atteindre le summum de l'extase en faisant, selon l'expression de Georges Bataille, « l'expérience intérieure⁷⁰ » apte à l'émanciper de la réalité odieuse. Zahir vit la mystique à sa manière. Il tend au nirvana en s'enivrant, sinon en pratiquant l'ataraxie grecque :

Zahir était souvent malade. Lorsqu'il gardait le lit, il se trifonnait le fond de la gorge avec ses doigts pour essayer de vomir. Il disait qu'en réalité il cherchait son âme et essayait de s'en débarrasser. Il arrivait rarement à ses fins. Il restait immobile des journées entières (je pratique l'ataraxie grecque parce que je suis un mauvais Arabe, répétait-il). (p. 103)

Ces gestes insolites ont tenu longtemps Rachid dans l'embarras : « Je ne comprenais pas toujours. », dit-il (*Ibid.*). Ce n'est qu'après la mort de Zahir qu'il a pu leur trouver une explication dans son carnet découvert dans un tiroir. Il y va du sang, et précisément du sang des femmes dont la sensation putride, à caractère cénesthésique⁷¹, lui donne envie de vomir. Zahir se souvient de sa rencontre calamiteuse avec l'intimité féminine qui a fait éclore son penchant homosexuel et des images nauséabondes peuplé ses rêves infantiles :

Dans mon enfance, écrit-il, je rêvais de monceaux stagnantes de saleté qui attirait un grand nombre de mouches et de bestioles avides de sang féminin. Je rêvais aussi que toutes les femmes étaient mortes et qu'elles étaient parties en ne laissant pour trace que cette puanteur. (p. 105).

Au début, il croit avoir senti pour la première fois la sensation putride quand il a vu le sang longer la cuisse gauche de sa mère : « Ma était assise et du sang coulait le long de sa cuisse gauche, vite une rigole se forma par terre. » (p. 104). Or, sa mémoire, la mémoire involontaire, lui dévoile l'origine véritable :

Un dé clic dans ma mémoire : je retrouve une origine plus lointaine à mon malaise, impression. Huit ans. Découverte, derrière la porte de la cuisine, de chiffons imbibés de sang noirâtre. Odeur fétide [...] Ce jour-là, je compris que c'était le sang de femme. Je vomis pour la première fois. (pp. 104-105).

Cette découverte marque un tournant décisif dans sa vie sexuelle. Zahir a versé dans le monde de Sodome à cause de sa haine du sang menstruel dont il se complaît, dans une attitude bien entendu malsaine, à contempler de loin les sillons sirupeux et malodorants sourdre d'entre les cuisses des cousines. Il est à la fois attiré et répulsé par le suintement rouge⁷² :

⁷⁰ « J'entends par expérience intérieure ce que d'habitude on nomme expérience mystique : les états d'extase, de ravissement, au moins d'émotion méditée ». Georges Bataille, « La somme athéologique I », in *Œuvres complètes*, Tome V, éd. Gallimard, Paris, 1973, p. 15

⁷¹ La cénesthésie caractérise une sensation vague, incompréhensible : « Au fond, ce besoin de vomir n'est pas dû à la nausée mais à l'incompréhension » p. 104

⁷² Heimatlos est, dans le roman, le giton de Zahir. Il partage avec lui la haine du sang menstruel « Heimatlos est comme moi : il n'aime pas le sang des femmes, et c'est pour cette raison que nous nous aimons. » p. 104

cependant, il m'arrivait d'éprouver une terrible attirance pour ces sillons sirupeux et malodorants que je regardais sourdre d'entre les cuisses des cousines, quand elles ne laissaient parvenir jusqu'à leur creux [...] Les formes alors me rendaient fou et je battais en retraite, préférant regarder de loin la douceur de l'entre-cuisse vague... (p.104-105)

Rachid n'est donc pas le seul à délirer jusqu'à friser la folie et confier sans retenue ses obsessions personnelles. En sus de Zahir, il existe, en fait, d'autres personnages qui présentent des cas de délire ou de folie. Ces cas, comme on peut le remarquer, varient d'un personnage à l'autre selon les situations qui les inspirent. Ainsi, Si Zoubir fait état de fou pris d'hystérie au moment où il déverse son courroux sur ses deux fils et les bat à mort :

« Nous ne le reconnaissons plus. Il braillait, gesticulait, s'asseyait, se relevait, tenait des propos incohérents, trouait d'air ses bras mous, nous giflait, abanait, bennissait, crachait sur nous, nous culbutait, nous reprochait notre lâcheté. » (p. 86) ;

« Vite, il revenait à son hystérie fondamentale. [...] Il nous battait. » (p. 90) ;

« Il était fou » (p. 91).

La mère, elle aussi, manifeste des comportements anormaux, et ce à différentes reprises. Durant les noces de Si Zoubir, le cœur meurtri, elle *« flageolait sur ses jambes, nous étreignait, nous repoussait, éclatait en sanglots. Puis, lorsqu'elle s'était assez donnée en spectacle, elle prenait son chapelet et remerciait mille fois Dieu pour sa bonté ; allumait des cierges, empestait la maison en brûlant des plantes [...] Magie noire ! Transe à blanc ! Nous avions peur pour la mère, entrée dans un état second. Nous ne la reconnaissons plus tellement elle bêtifiait. » (p. 77) ;* et aux funérailles de Zahir qui ont vu l'entrée en *« transe fondamentale⁷³ »* de toute la maison mortuaire, y inclus la marâtre, amoureuse en catimini de Zahir :

On craignait pour sa mémoire, car elle [la mère] s'était mise depuis quelque temps à affubler les choses et les êtres de noms, talentueux peut-être, mais complètement faux ; dès qu'elle s'embrouillait dans une phrase, elle la laissait tomber et s'organisait une sieste abondante d'où elle ne sortait que pour partir à ma recherche dans toute la maison. (pp. 159-160).

Un autre cas très remarquable est celui de Yasmina, la sœur de Rachid. Yasmina est victime de la défloration sanglante. Elle sombre dans la folie après les noces organisées derechef comme pour remuer le couteau dans la plaie : *« on organisa de nouvelles noces et on exhiba une chemise pleine de sang humain. Yasmina devenait livide. » (p. 138).* Le retour du refoulé se réalise à travers le fantasme. Yasmina s'imagine violée par son infirmier dans un hôpital. Tout se passe comme si elle essayait de revivre sur un mode hallucinatoire l'expérience traumatisante de sa défloration :

Elle m'écrivait : « fontaine de sang ; frelon pavoisé de la couleur du feu ; je déambule dans des extases jamais soupçonnées. Violée sur le fauteuil dans lequel je subissais l'électrochoc, ma rage tomba. Pépites d'or. Un enfer en travers des cuisses. Au lieu de mourir de honte, je choisis de

⁷³ *« Ma, dès qu'elle sortait de sa léthargie, me réclamait et exigeait de moi une conduite exemplaire, et malgré toutes les promesses, elle finissait par m'agripper et hurler ; le cœur surpris dans sa défaillance mesquine se remettait d'une façon peu ordonnée à se lamenter et à gémir, aiguillonné par la voix merveilleuse de la marâtre, infatigable et jamais à bout de ressources, jetant dans la mêlée des cris stridents qui retombaient sur l'assistance en lamelles et en éclairs et ramenaient la meute endormie, d'une jouissance précaire à une transe fondamentale » p. 159. À l'arrivée du cercueil, cette transe fondamentale se transforme en hystérie radicale : « Lorsque le corbillard s'immobilisa devant la maison de ma mère, les hurlements des femmes, livrées à une hystérie radicale, nous accueillirent brutalement et réveillèrent les fumeurs assoupis. » p. 166*

*dormir dans un vague paquet de chair molle appartenant à mon horrible infirmier bedonnant*⁷⁴ (p. 138)

En dernier lieu, c'est tout le clan familial qui se trouve livré à la folie par ses gestes quotidiens, même les plus anodins : « *Bruits divers. Chasse d'eau. Chute de corps solides. Voix pâteuses. La folie reprenait l'énorme tribu* » (p. 53). Aussi bien que par ses rites et mythes : « *La maison retrouvait son effervescence à chaque fête, mais avec la fête de l'Aïd, c'était l'affolement général, entretenu sciemment par les femmes adoratrices du sang des animaux*⁷⁵ » (p. 194).

Après avoir fait un tour d'horizon de la poétique du délire et de la folie dans le récit de Rachid, considérons maintenant le rapport qui existe entre l'auteur et son personnage-narrateur. Sont-ils une seule et même personne qui dit « je » et qui délire dans le texte ? Ce qui revient à s'interroger sur le genre : s'agit-il d'un roman autobiographique ? Jean Déjeux voit que *La Répudiation* pourrait être considérée comme un roman autobiographique dans la mesure où Boudjedra était lui-même victime du système patriarcal polygame : « *j'ai eu personnellement, des problèmes avec mon père quand il a répudié ma mère. J'en ai énormément souffert. Mon père a épousé trois femmes. J'ai une vingtaine de frères et de sœurs*⁷⁶. ». Cela étant dit, le « je » appartient au fond à l'auteur qui tente de s'exorciser par le truchement des mots du mal qui le harcèle depuis l'enfance. Dans l'interview accordée à *L'Afrique littéraire et artistique*, il déclare avoir écrit son roman dans une sorte d'état second, sous l'empire du délire et de l'extase :

*Franchement, je crois avoir écrit ce roman dans une sorte d'extase, d'état second [...] je m'étais proposé de raconter une destinée concrète, celle de ma mère, et puis, peu à peu, le roman a pris une autre direction. Le délire est venu se greffer sur le corps du récit*⁷⁷.

Comme le souligne Kangni Alemdjrodo⁷⁸ dans le cadre du rapprochement intertextuel qu'il établit entre Boudjedra et Louis Ferdinand Céline quant à la fonction thérapeutique qu'ils assignent à la littérature, l'écriture du délire s'exprime notamment à travers une parole incontrôlée, échappée à l'individu, une parole libératrice dont la vertu première est d'aider l'auteur/narrateur à extérioriser le mal qui le tenaille, à se défouler. C'est pourquoi, aux yeux de l'amante, parler s'avère essentiel, quitte à être une logorrhée. La signification des mots, la cohérence des phrases, la chronologie et autres traits constitutifs du discours intelligible ne lui importent guère, tellement ils enferment dans « le mutisme superbe⁷⁹ ». Il faut, au contraire, que Rachid s'épuise à travers une palabre intarissable et stérile, qu'il se vide de la substantifique folie jusqu'à ce qu'il ne reste de lui qu'un résidu bavant et fumant, aux traces indéfinissables⁸⁰. Pour aboutir à ce résultat, l'amante est prête à encourager ses tendances à la mythomanie qui consiste à fabuler, à présenter comme réels des faits imaginaires : « *au besoin, elle eût été jusqu'à m'encourager à inventer des détails surprenants auxquels je n'avais pas pensé,*

⁷⁴ Un peu plus loin, le narrateur confirme que « *L'histoire de l'infirmier n'était que pure imagination.* » p. 138

⁷⁵ Nous soulignons

⁷⁶ Cité par Jean Déjeux, *Littérature maghrébine de langue française, op.cit.*, p. 382

⁷⁷ *Ibid.*, p. 401

⁷⁸ Kangni Alemdjrodo, *Rachid Boudjedra, la passion de l'intertexte*, éd. Presses Universitaires de Bordeaux, Bordeaux, 2001, p. 71 sq.

⁷⁹ « *Moi, coincé entre le délire verbal et le mutisme superbe* » p. 19

⁸⁰ « *elle me voulait proie, mais pas n'importe quelle proie ; elle me voulait vivant et ne rêvait que de me prendre mes souvenirs, non pour en faire quelque chose mais afin de m'épuiser à travers mon palabre intarissable et stérile, me vider de la substantifique folie ; il ne serait alors resté de moi qu'un résidu bavant et fumant, aux traces indéfinissables, après l'égarment, après la spoliation d'un langage trituré dans sa signification et craquelé dans ses signes.* » p. 16

faisant preuve elle-même de virtuosité pour déformer ce que j'avais déjà arrangé ! » (pp. 177-178). De temps à autre, elle remet en question ses dires afin de l'inciter à parler et à fabuler de sorte que le récit se pare de nouvelles variantes qui déroutent. Elle rend par là dérisoires les limites séparant le réel de l'imaginaire :

je partais à nouveau dans un récit, que mon amie avait certes déjà entendu, mais paré de nouvelles variantes, si bien qu'elle ne pouvait savoir où elle était véritablement ; je profitais de sa surprise pour mieux l'acculer et introduire en elle ce monde dont elle persistait à croire qu'il n'était qu'une pure invention de mon imagination malade (p. 178).

Au délire verbal de Rachid répond en écho le délire scriptural. Boudjedra simule la parole incontrôlée de son personnage en employant un style haletant, haché, fragmentaire et laconique. Outre les distorsions visibles sur le plan syntaxique, les propos de Rachid contiennent des images obscènes, des mots scatologiques, parfois insolites. En voici un exemple :

Cigarettes innombrables. La ville est verte comme un gros bourdon crissant. Stridence aussi des criquets rendus fous par la dure clarté de la lune. Mettre un sommeil en travers de ta peau. Et le ba-la-der. Jusque vers un éveil-bidonville. Ma folie pointe à ras d'un pot de nuit entrevu dans la chambre de ma mère ? Était-ce un pot qui appartenait à Zoubida ? [...] était-ce tout simplement le pot du chat qui traînait dans le jardin envahi par les mauvaises herbes ? Vouloir m'emmener à l'hôpital est une bévue. Latence d'un pubis triangle. Pénétrée à nouveau, tu invoquais la salacité aigre fine d'un marchand de taupes [...] » (p. 131).

Pour cet écrivain qui s'oppose à ce qu'on ramène la littérature à un simple et fidèle reflet de la réalité, le délire, aussi bien que la folie, est une forme suprême de la poésie dans la mesure où il arrache le texte au simplisme et au plat réalisme. En fait, comment serait le récit de Rachid s'il était écrit dans un style descriptif et linéaire, usant des mots plats et directs ? Sans doute serait-il un récit pornographique qui ne manquerait pas de captiver l'attention du lecteur naïf, surtout érotomane. L'écriture du délire et de la folie permet alors une poétisation du récit romanesque. Elle déclenche un dépouillement inouï des performances langagières et stylistiques qui contribuent grandement à purger l'âme et la conscience.

Grâce au camouflage esthétique qui borde le récit romanesque de ce liséré poétique, ladite écriture permet, de surcroît, une critique indirecte de l'Algérie bourgeoise hypocritement dévote, de ses pratiques superstitieuses, machistes, et de sa politique corrompue. Écrivain réputé sulfureux et scandaleux, Boudjedra se dissimule derrière le délire et la folie pour dénoncer et subvertir en toute liberté ce qui dans la société algérienne et arabo-musulmane en général fleure la putréfaction et la décadence. Ils le protègent contre les menaces et contre les machinations ourdies par des gens d'une ignorance crasse et d'un esprit borné, des gens on ne peut plus récalcitrants au changement radical qui demeure la fin ultime de sa grande entreprise littéraire contestataire et subversive. Ce constat se trouve illustré dans le texte par l'attitude de Rachid vis-à-vis des membres secrets du clan politique à ses trousses parce qu'il est suspecté d'être en connivence avec les communistes et donc pour la révolution du pays. Tombé sous leur emprise, il n'y a pas une autre issue pour échapper aux représailles que de simuler la folie et feindre le délire verbal :

Les Membres continuaient de me menacer mais je persistais à chercher désespérément la fin de cette première et fondamentale menace ; je lâchais ainsi bêtement le fil de leurs idées, et les mots

*perdaient sens et consistance et devenaient, non plus menaçants ou banals, mais grotesques, absurdes et prêtaient au fou rire*⁸¹ (p. 221)

En faisant du délire et de la folie le ressort principal de son écriture romanesque, Boudjedra œuvre à ce que la littérature outre passe toutes les limites et soit une pure subversion. N'est-ce pas là ce qui crée le plaisir du texte selon Roland Barthes ? En effet, le roman, *La Répudiation*, a tous les atouts qui en font un texte de jouissance⁸², un texte qui perturbe, déconforte et désenchante le lecteur, particulièrement celui habitué à consommer la littérature mollassonne et fade, dépourvue de toute profondeur⁸³. Il ébranle ses assises historiques, culturelles et psychologiques, rompt avec ses goûts et ses valeurs esthétiques et met en crise son rapport au langage. Par ailleurs, il accorde une importance capitale à la névrose. Ce pis-aller, comme l'appelle Barthes, permet non seulement d'écrire, mais aussi de lire. La névrose de Boudjedra séduit le lecteur et lui fait savourer le plaisir de l'un des textes les plus virulents et outrageux de la littérature maghrébine de langue française.

⁸¹ On lit également dans la page 249 : « *Les Membres Secrets venaient parfois nous rendre visite pour s'enquérir de notre évolution politique et nous effrayer par des menaces de mort ; nous avions le loisir de simuler la totale folie, ce qui les mettait mal à l'aise, et ils finissaient par partir pleins de doutes et d'appréhension, soupçonnant certains d'entre nous d'être déjà entrés en état de sainteté* ». Le narrateur explique encore plus loin que : « *la folie simulée n'était qu'une attitude de défense contre les bourreaux qu'effrayait notre mutisme radical dès qu'ils prétendaient nous interroger sur les détails de notre action clandestine contre le Clan des bijoutiers et des gros propriétaires terriens* » pp. 250-251

⁸² Nous renvoyons ici à la distinction faite par Roland Barthes entre le texte de plaisir et le texte de jouissance : « *Texte de plaisir : celui qui contente, emplit, donne de l'euphorie ; celui qui vient de la culture, ne rompt pas avec elle, est lié à la pratique confortable de la lecture. Texte de jouissance : celui qui met en état de perte, celui qui déconforte (peut-être jusqu'à un certain ennui), fait vaciller les assises historiques, culturelles, psychologiques du lecteur, la consistance de ses goûts, de ses valeurs et de ses souvenirs, met en crise son rapport au langage.* ». Roland Barthes, *Le Plaisir du texte*, éd. Seuil, Paris, 1973, pp. 22-23

⁸³ Dans ses *Lettres algériennes*, Boudjedra insiste sur le fait que la littérature doit être subversive à travers l'éloge qu'il fait du nouveau roman français : « *Le nouveau roman français dérange parce qu'il est subversif et s'oppose à la littérature française mollassonne et fade. Celle-ci s'acharne à se perpétuer comme une forme de loisir qui tend à faire oublier au lecteur la dramaturgie du monde, son pathétisme, sa complexité et jusqu'à sa conscience même !* ». Rachid Boudjedra, *Lettres algériennes*, éd. Grasset et Fasquelle, Paris, 1995, p. 38

Bibliographie

Corpus de base

BOUDJEDRA, Rachid, *La Répudiation*, éd. Denoël, Paris, 1969

Autres ouvrages cités ou consultés

ALEMDJRODO, Kangni, *Rachid Boudjedra, la passion de l'intertexte*, éd. Presses Universitaires de Bordeaux, Bordeaux, 2001

BARTHES, Roland, *Le Plaisir du texte*, éd. Seuil, Paris, 1973

BATAILLE, Georges, « La somme athéologique I », in *Œuvres complètes*, Tome V, éd. Gallimard, Paris, 1973

BOUDJEDRA, Rachid, *Lettres algériennes*, éd. Grasset et Fasquelle, Paris, 1995

DÉJEUX, Jean, *Littérature maghrébine de langue française*, éd. Naaman de Sherbrooke, Montréal, 1980

SCHOPENHAUER, Arthur, *Le Monde comme volonté et comme représentation*, éd. PUF, Paris, 1966

ZELICHE, Mohammed-Salah, *L'Écriture de Rachid Boudjedra. Poé(h)tique des deux rives*, éd. Kathala, Paris, 2005